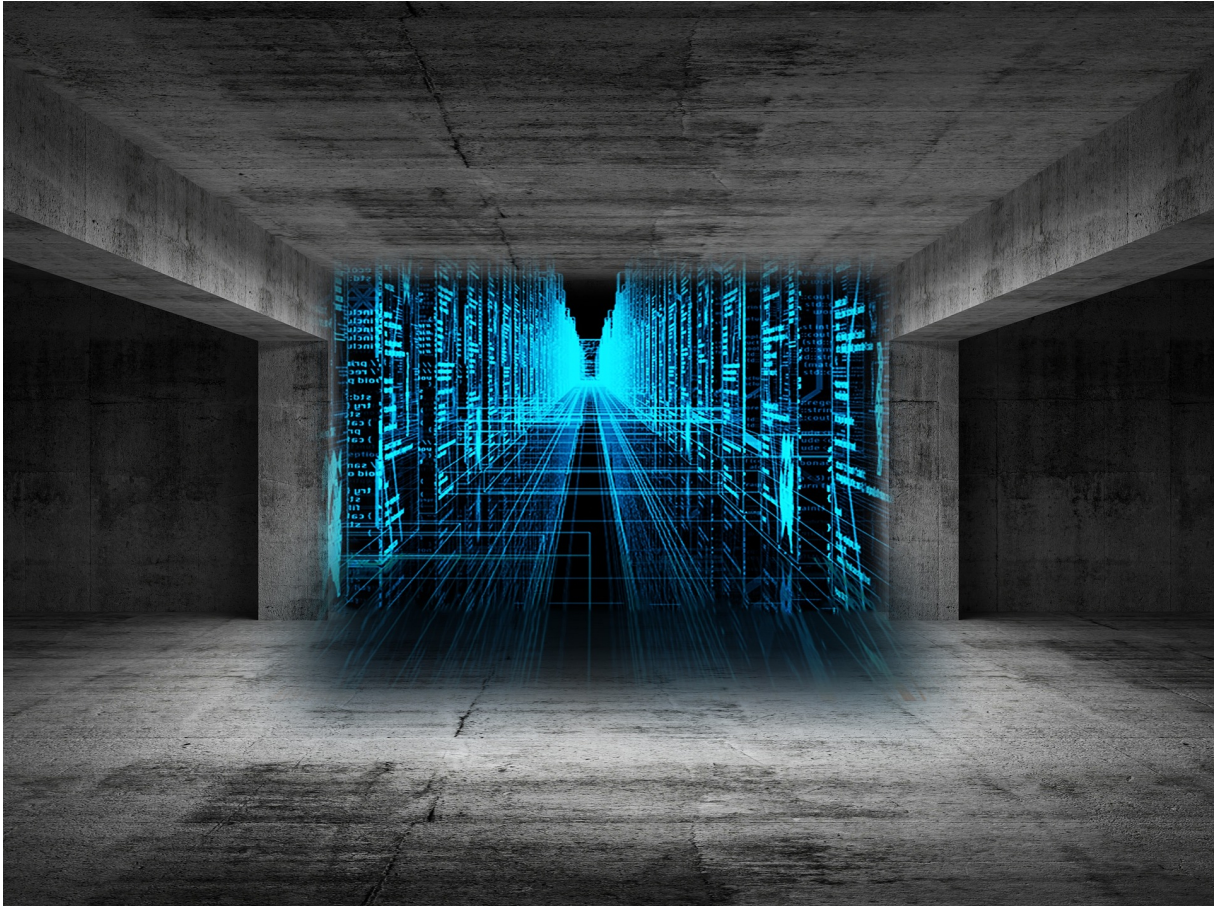


LE RÉEL : ONTOLOGIE PLASTIQUE D'UN MONDE FLOTTANT

NICOLAS-XAVIER FERRAND



UNE BRÈVE HISTOIRE DU RÉEL

Existe-t-il dans nos vocabulaires et nos systèmes de pensée de notion aussi critique que celle du réel ? Le réel constitue une valeur clé, et l'objectif ultime de bien des tentatives scientifiques contemporaines, cherchant à en dévoiler les contours comme la nature. Il s'agit du lieu ontologique de l'essence, et, en quelque sorte, la permission-même de l'existence. On peut arguer que la poursuite du réel, cette volonté qui anime aussi bien les sciences sociales que leurs consœurs dites « dures » dans leurs multiples quêtes visant à en dévoiler les lois et les structures, agissent comme une continuation des différentes

approches métaphysiques, qu'il s'agisse des monothéismes comme des premières philosophies¹.

Aussi étrange que cela puisse paraître, il existe peu d'études ayant édifié la construction historique du terme. On sait en revanche que le terme « réalité » nous est parvenu tardivement : « *realitas* » semble en effet apparaître sous la plume du théologien scolastique écossais Jean Duns Scot à la fin du XIII^e siècle. Dès le départ, l'inventeur de la « réalité » voulut à donner à son terme une forme de puissance et de plasticité sémantique. Formé sur la base étymologique de « *res* », la chose, et constamment utilisé au pluriel, le terme sert à désigner *les* essences de celle-ci, au sens de ces multiples plans d'existence, son principe comme son actualité. Les définitions ultérieures et successives ne vont cesser de mettre en lumière cette tension insoluble entre essence et existence.

L'histoire des idées a balisé la suite ainsi : Descartes précise le terme, le défait de sa pluralité, et décrit la réalité comme « objective », expliquant en partie la signification actuelle du terme. Dans les *Méditations*, Descartes dissocie nettement la réalité « objective » de la fiction, ainsi que de l'être de raison. Après avoir institué le sujet avec le *cogito*, Descartes lui fournit en quelque sorte un interlocuteur, la réalité objective, que Descartes assimile au contenu de l'idée, et par extension à Dieu. On relève ici l'héritage platonicien, la réalité objective se trouvant de toute évidence dans le champ de l'immatériel, dont Descartes a démontré la distinction et la supériorité sur le formel. La réalité est donc l'ultime essence.

Cette première précision va être discutée par les philosophes anglais. Berkeley prône une approche empirique de la réalité, récuse l'existence des idées abstraites. Il développe l'idée de la « *reality of things* » où la réalité est essentiellement « effective », la rapprochant ainsi davantage de l'existence, et donc, du possible. Hume réfute radicalement le rapprochement entre réalité et possibilité, tout en confirmant la nature « effective » du réel. Chez Hume, est réel ce qui existe en fait, positivement.

Au sein de la tradition allemande de la *Schulmetaphysik*, la *Realität* conserve en revanche son attachement à la possibilité. Leibniz suppose la réalité autant d'essence que

¹ Cf. C. ROSSET, *Le réel et son double*, 1976, 1984.

d'existence. Emmanuel Kant s'inspire de cette tradition de pensée pour préciser la *Realität*, au travers de laquelle il développe à la fois l'idée de réalité objective comme celle de réalisation. La réalité y est qualité et non modalité. Kant fait également dériver la réalité selon différents adjectifs complémentaires (réalité objective, empirie, subjective etc.) relevant à la fois l'héritage scotiste en même temps qu'il annonce l'usage contemporain. En effet, comme Kant suppose que seule la perception est susceptible de nous donner préhension sur le monde, « l'expérience possible est ce qui (...) procure à toutes nos connaissances de la réalité (*Realität*) a priori ». La réalité objective, si elle existe bien, n'apparaît alors préhensible qu'au travers de l'expérience et du phénomène. Kant cependant ne souscrit pas totalement à l'idée d'une réalité uniquement phénoménale, puisqu'il atteste la réalité de concepts idéaux.²

Cette succession historique des définitions du réel, pour riche et balisée qu'elle soit, n'est cependant pas suffisante. Elle ignore en effet que la cartographie du réel ne s'est pas uniquement jouée dans les ouvrages de philosophie, et que de nombreux facteurs, pour la plupart antérieurs à ces définitions, ont largement contribué à forger l'approche contemporaine. Si l'apport initial de Jean Duns Scot arrivait à la fin du Moyen-âge, la Renaissance est riche en mutations. Bien avant que Descartes ne place le sujet au centre de la pensée moderne, puis que les philosophes libéraux tels que Locke et Hume ne commencent la construction d'une pensée libérale, ce sont notamment les peintres italiens qui mirent au jour des formalisations où la vision du monde est créée par un individu. Entre 1425 et 1435, Brunelleschi, Alberti et Masaccio « inventent » la perspective. Les scènes picturales sont observées depuis le point de vue d'un individu, où peintre et spectateur se confondent, permettant une représentation du volume plus précise et plus conforme à la vision, et de relancer le projet mimétique cher à la zone occidentale³. Cette approche a une conséquence double. Premièrement elle amplifie le processus d'individuation en arrachant la représentation à l'idéalisme et en l'attachant à la subjectivité : l'œuvre d'art est maintenant le produit de celui qui regarde. Deuxièmement, en détachant littéralement la figure du fond, elle dissocie l'homme de son environnement, créant la possibilité d'un hiatus entre l'individu et l'espace, permettant la séparation entre nature et culture, et par-

² Pour une historiographie plus détaillée du terme en philosophie, cf J.-F. COURTINE, « Réalité » ; in *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, pp. 1060-1068.

³ La nature, le récit et l'impact de l'arrivée de la perspective ont été admirablement cernés par E. PANOSKY, *La perspective comme forme symbolique* ; et H. DAMISCH, *L'invention de la perspective*.

delà, la naissance d'une perception objectivée, esthétisante et conscientisée de l'espace environnant qui s'appellera alors nature, paysage, milieu⁴.

Il serait cependant faux d'attribuer aux peintres italiens l'invention de l'individu, ou la volonté et la possibilité de décrire de la façon la plus précise possible les personnes, les objets, les actes ou les lieux. Aussi révolutionnaire que fut l'invention de la perspective, la peinture italienne renaissante est encore profondément marquée par ses habitus idéalistes. Si les images mettent en scène le désir de s'approprier subjectivement l'espace, la représentation des objets elle-même marque la nécessité de la généralisation. Les visages et les corps sont dans l'ensemble génériques, et la nature apparaît comme maîtrisée par une volonté quasi divine d'organisation. Les peintures de la génération suivante attestent de cette tension, qu'il s'agisse du paradoxe de l'obsession anatomique d'un De Vinci couplée à la récurrence d'un prototype faciale qu'on retrouve dans *La Joconde*, le *Saint Jean-Baptiste*, *La Vierge*, *l'enfant Jésus et Sainte-Anne*, ou du conflit interne d'un Botticelli entre l'orgie paysagère des centaines d'espèces de plantes représentées dans son *Printemps*, et l'idéalisation systématique des corps et des visages. Pour trouver l'approfondissement de la formalisation de l'individuation et de la caractérisation des personnes et des objets naturels, il faut se pencher du côté des artistes flamands.

En effet, au même moment les Primitifs flamands développent tout un arsenal représentatif qui va considérablement modifier la course de l'art européen. On leur attribue le développement de la peinture à l'huile⁵, avec la multiplication des effets picturaux que cette technique permet, et donc l'augmentation de la précision descriptive. Plus important, se généralise chez les Flamands le besoin et le don pour l'individualisation des figures. Van Eyck dans sa *Vierge au Chancelier Rolin* (1435) personnalise considérablement le chancelier tout en proposant un rendu vertigineux de la perspective ; tandis que Jean Fouquet poursuit cette quête du « réalisme » par son célèbre *portrait de Charles VII* (1450-1455), considéré comme l'une des premières formes modernes du portrait autonome, où le souverain est représenté sans aucun embellissement manifeste, et où l'identification n'est pas subordonnée à la présence d'attributs indiquant sa qualité. L'intérêt des Flamands pour rendre la nature dans toute sa diversité et sa spécificité est

⁴ Cf. P. DESCOLA, « Autonomie du paysage », *Par-delà nature et culture*, 2005, 2015 pp. 113-121.

⁵ La technique en revanche n'a très probablement pas été inventée aux Pays-Bas, mais la localisation comme la date restent incertaines.

tout aussi présent chez les Allemands, en la personne d'Albrecht Dürer. Lui aussi s'investit dans l'affinage du procédé perspectif, au point d'en rédiger plusieurs traités⁶, tout en consacrant une part considérable de son œuvre à la représentation des végétaux les plus insignifiants⁷.

S'il relève de l'évidence que la construction de l'individu comme sujet dissocié de l'espace et séparé de ces congénères relève d'un processus lent et transnational, il apparaît tout aussi clairement que chaque aire culturelle a sa propre façon de penser le contenu du monde. Les Italiens sont probablement attachés à l'idéalisme et à l'universalité qui relèvent à la fois de la tradition platonicienne comme de l'héritage chrétien, tandis que Flamands et Allemands marquent un rapport plus particulier aux choses de la nature, probablement reçu d'une relation spécifique à l'environnement dont la trace remonte à l'Antiquité⁸. Nous cédon volontairement ici à une schématisation très radicale afin de discerner des spécificités plus nuancées dans les faits, et probablement inconscientes pour les auteurs de ces représentations. Toujours est-il que la construction du réel semble conditionnée aux outils cognitifs et sensoriels habitant les artistes. Ces outils varient dans le temps et l'espace, et en faire l'inventaire reviendrait à raconter l'histoire de l'art quasiment entièrement. Observons simplement que l'apparition de la gravure sur bois et de l'imprimerie, au XV^e et au XVI^e siècle permit la circulation de ces images, traités, constructions, théories, et donc la possible hybridation de ces schèmes de formalisation du monde. Ce moment, qui vit le développement des savoirs et des sciences et son lot de révolutions désormais bien balisées (Colomb, Copernic, Galilée, Luther), multiplia les outils de formalisation du réel : ce sont désormais de multiples voix, en religion, en art, en sciences, en langues qui par leur action irrémédiablement polyphonique établissent une réalité à la fois toujours plus précise, le mystère religieux reculant progressivement à mesure que la lumière de la science accouche des lois de la nature, et toujours plus multiple, l'être humain découvrant les multiples couches de l'existence par la séparation progressive des sciences.

Cette volonté de précision se lit dans le roman moderne en prose au XVIII^e s, chez Defoe, Richardson et Fielding qu'il s'agisse des précisions spatio-temporelles de l'action,

⁶ Notamment *Instructions pour la mesure à la règle et au compas* (1525, 1538) ou *Traité des proportions du corps humain* (1528).

⁷ Cf. *Jardins*, RMN,- Grand Palais Paris, 2017.

⁸ Cf. P. DESCOLA « Paysage romain, forêt hercynienne, nature romantique », pp 107-113 ; et « L'autonomie du paysage » pp. 114-124, in *Par-delà nature et culture*, 2005, 2015.

ou des descriptions des choses, des personnes et des lieux, rarement aussi précises⁹. Le XIX^e est tout aussi riche en nouvelles formalisations : la photographie est découverte dans les années 1830 et propose un niveau inédit de description. Libérée de sa mission mimétique, la peinture n'en renonce pas à ses droits à dire le réel. Dix ans à peine après qu'Arago ait proclamé l'invention de la photographie et son don à l'Humanité, Gustave Courbet fonde un courant pictural nommé « Réalisme », où la précision du rendu reste moins importante que le renversement politique du choix des sujets : bazardant l'obligation de la peinture d'Histoire, celle des grands de ce monde, Courbet focalise son attention sur la représentation du quotidien des petites gens dans les campagnes. Manet lui emboîte le pas quelques temps plus tard. Les lumières en réponse à la photographie ?- sont irréalistes et émanent des personnages eux-mêmes, qui engagent un dialogue impudique avec le spectateur (*Le Déjeuner sur l'herbe, Olympia*) tout en dévoilant les mœurs particulières du 2nd Empire à l'égard de la prostitution. Ce recentrage de la formalisation du réel sur les données sociales et psychologiques est aussi à l'œuvre en littérature avec Balzac, Zola et Flaubert, leur style conservant dans le même temps un attachement notable à la description détaillée des personnes et de leurs environnements. Enfin, le XIX^e est aussi le siècle du développement épistémologique et académique des sciences humaines et sociales, dont le niveau de précision leur laissa croire à la fin même de l'Histoire. La construction polyphonique de la réalité atteint, semble-t-il une forme de sommet.

RÉTRÉCISSEMENT CONTEMPORAIN

Il serait tout à fait faux de dire que le développement des sciences aurait pris fin au début du XX^e siècle. Il serait tout aussi incorrect d'affirmer que la formalisation du réel n'a pas vu la multiplication de ses outils, et la montée en précision de ceux-ci. Le tournant du siècle voit même un développement considérable des sciences, ainsi qu'une accélération de l'internationalisation des avant-gardes artistiques¹⁰ dont le rôle fut de montrer que différentes solutions plastiques pouvaient simultanément chercher la meilleure représentation du réel possible, chacune définissant, via les œuvres, la façon dont elles l'instituent. C'est plutôt la perception et la nature du réel qui vacille au cours du siècle.

⁹ Cf *Littérature et réalité*, Seuil, Paris, 1982, et plus particulièrement l'article de Ian WATT, « Réalisme et forme romanesque », pp 11-44 ;

¹⁰ B. JOYEUX-PRUNEL, *Les avant-gardes artistiques 1848-1918. Une histoire transnationale*, Folio Histoire Gallimard, Paris, 2016.

Le schème postmoderne¹¹, dont la diffusion court tout au long du XX^e pour éclater, selon les auteurs, entre 1945 et la fin des années 1970, atteste, pour reprendre la formule de Lyotard, un déclin dans la confiance que les Occidentaux des deux derniers siècles plaçaient dans le principe de progrès général de l'Humanité¹². La Première Guerre Mondiale, la terrible crise suivant le krach de 1929, l'arrivée des fascistes au pouvoir, la Seconde Guerre Mondiale, le projet d'extermination des juifs, la bombe atomique, les dictatures communistes, et l'absurde cynisme des *proxy-wars* de la Guerre Froide entachent sévèrement les différents courants ayant jusque-là contribué à l'émancipation du genre humain. La *politique* a conduit au massacre que la *science* a considérablement massifié par la mécanisation, l'*économie* a construit les bases du désespoir, tandis que les différentes sciences *sociales*, aussi bien que le développement inédit de l'*art*, n'ont rien empêché. Il semblait alors que leur contact n'ait su réellement produire un effet sur les êtres. Le domaine technologique, qui voit sa fulgurante accélération après 1945, produit autant d'angoisse que d'inventions, les êtres se retrouvant désormais en devoir de s'adapter aux nouveaux objets, qui sont désormais la cible du développement¹³. En bref, ce sont toutes ces formes d'explication et d'émancipation, alors appelées « totalisations » qui, au mieux, ont échoué à prévenir la catastrophe, ou, au pire, l'ont faite advenir. La coupable idéale est alors la raison¹⁴, raison dont le caractère paradoxale est à la fois d'avoir mené la modernité à son paroxysme, c'est-à-dire à la destruction mécanique et logique ; et à la fois, par le truchement de l'épistémologie, d'avoir conduit à l'examen des sciences et des systèmes de valeurs, rendus ainsi relatifs. Débarrassées les totalisations qui permettaient l'édification des échelles de valeurs et des hiérarchies, il devient complexe pour les êtres de pouvoir s'agrèger sur des idéaux et objectifs communs. La société se fracture et même devient fractal¹⁵.

Il reste tout de même aux êtres humains une dernière variable d'ajustement, l'efficacité¹⁶, et l'idéologie qui en découle, le pragmatisme. Ces deux éléments sont alors

¹¹ Pour une description plus détaillée de notre vision du postmoderne, N.-X. FERRAND « L'approche postmoderne », in *Bertrand Lavier et le rapport au réel*, 2014, pp. 535-551. Les remarques suivantes en constituent un résumé.

¹² J.-F. LYOTARD, *Le Postmoderne expliqué aux enfants. Correspondances, 1982-1985*, p. 115.

¹³ Cf. J. BAUDRILLARD, *Le Système des objets : la consommation des signes*, 1968.

¹⁴ J.F. LYOTARD, *op.cit.*, p. 95. On peut lire aussi cette critique dans les travaux de P. FEYERABEND, notamment *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, 1975.

¹⁵ Cf. J. BAUDRILLARD, *La Transparence du Mal. Essai sur les phénomènes extrêmes*, 1990, pp. 13-14, voire aussi *La société de consommation, ses mythes, ses structures*, 1970.

¹⁶ J.-F. LYOTARD, *op.cit.*, pp. 36-38

privilegiés afin de nous prémunir des vices de la raison, et de son aveuglement perpétuel face aux totalisations. Dorénavant, l'on ne suivra une théorie que si elle se voit validée dans la pratique, évitant ainsi s'enfermer dans une vision des choses « par principe » et de nous préserver d'entêtements néfastes, nous garantissant d'être toujours en recherche de la meilleure solution. Cette évolution de la pensée est importante, car elle inverse le schème de d'appréhension de la réalité : on passe en effet d'une construction a priori (les théories, la transcendance, l'exercice philosophique ou épistémologique) à une construction a posteriori (on attend de voir ce qui a fonctionné). Se référer en premier lieu à l'efficacité et au pragmatisme a d'évidentes vertus, et surtout des conséquences. Une conception aussi surplombante que le réel ne peut conserver les mêmes prérogatives. Dans un monde où tout est mis en doute et où les systèmes de valeurs et de hiérarchies sont au mieux tolérés, comment édifier le réel ? Celui-ci apparaît au mieux, en sursis, sa définition ne pouvant être que prudemment recartographiée au coup par coup¹⁷. La possibilité de l'unicité du réel vacille¹⁸, ces moyens d'édification reposant avant tout sur des discours qui portent leur identité socio-culturelle et spatio-temporelle, comme le rappellent les premières pages de *Les Mots et les choses* de Foucault¹⁹.

Est-ce à dire que les êtres humains ont fait un usage prudent, modéré et informé de la notion de réel, après les éclaircissements épistémologiques salvateurs que lui ont apportés les sciences sociales ? Le temps a fait son œuvre, et l'efficacité et le pragmatisme se sont transformés en totalisations, à la définition particulière. Ce qui marche, est rapidement devenu ce qui produit les résultats les plus rapides avec un minimum de moyens, conduisant à une équivalence entre efficacité et rentabilité, via la francisation de l'anglais « *efficiency* » et « *efficience* ». Ce rétrécissement de la notion même d'efficacité produit, en tant que dernière valeur édicatrice, des conséquences sur la vision-même du réel. Le terme a bénéficié d'une résurgence notable dans le champ politique, principalement à l'occasion des dernières élections présidentielles françaises. Son usage aussi bien par les personnalités politiques comme les journalistes, marquent le *zeitgeist* contemporain concernant le réel : dans l'émission *Questions politiques* du 4 septembre 2016 de France Inter, en collaboration avec Le Monde et France Télévisions, Emmanuel Macron

¹⁷ N.-X. FERRAND, "Le réel postmoderne, un réel fragilisé", *op.cit.*, pp. 579-587.

¹⁸ P. WATZLAWICK, *La réalité de la réalité. Confusion, désinformation, communication*, p. 7-8.

¹⁹ M. FOUCAULT, *Les mots et les choses, une archéologie des sciences humaines*, coll. Bibliothèque des sciences humaines, Gallimard, Paris, 1966, pp. 11-13.

se revendique de « la gauche du réel »²⁰, terme repris par Manuel Valls le 6 septembre sur RTL²¹, tandis que François Fillon choisissant comme slogan de campagne, « Le courage de la vérité »²². Dans ces trois cas, la politique « du réel » (convenons que l'emploi de « vérité » est ici synonyme), est la politique de l'équilibre budgétaire, de la maîtrise des dépenses, de la libéralisation de l'économie en vue de créer des économies pour l'Etat, celui-ci perdant son caractère « providentiel ».

Réel et vérité sont donc ici opposés à l'utopie et à une vision du monde vaporeuse. Dans leurs entretiens, les candidats révèlent que « le réel doit être regardé en face », et qu'il peut se maîtriser par les chiffres et les données. Après l'élection, le terme reste chéri des intervenants politiques comme des rédactions, et le réel reste présenté comme ce couperet implacable nous rappelant à quel point l'état du monde est alarmant. Le Président de la République déclare : « La réalité ? C'est que la France est la seule puissance économique européenne qui n'a pas gagné la bataille contre le chômage de masse »²³ ; tandis que le relatif échec d'Angela Merkel aux élections allemandes vient contrecarrer, selon les rédactions, les projets du président français sur l'Europe : « Le rêve européen de Macron face aux principes²⁴ de réalité »²⁵ titrent les *Echos* le 8 octobre 2017 ; « Le rêve européen de Macron face à la réalité de Bruxelles »²⁶ renchérit *Europe 1* le 20 du même mois; tandis qu'*Euractiv*, ne nous informe que le 21 décembre que « Le principe²⁷ de réalité rattrape les projets de démocratie européenne de Macron »²⁸. Plus généralement, *L'Humanité* nous apprend le 27 décembre « Élysée. La presse et Macron : la légende plutôt que la réalité »²⁹, et *le Monde* sur un autre sujet titre le 26 janvier 2018 : « Sur la francophonie, des mots à la réalité, il y a un gouffre »³⁰. On observe ici plusieurs choses : premièrement, le peu d'imagination des rédactions qui reprennent peu ou prou les mêmes titres ; ensuite,

²⁰http://www.lemonde.fr/election-presidentielle-2017/article/2016/09/04/emmanuel-macron-ll-y-a-aujourd-hui-une-gauche-du-reel-et-une-gauche-statutaire_4992316_4854003.html

²¹ <http://www.rtl.fr/actu/debats-societe/manuel-valls-incarne-t-il-vraiment-la-gauche-du-reel-7784757835>

²² Slogan qui reprenait dans les grandes lignes les analyses de son livre paru peu avant son accession au poste de Premier Ministre *La France peut supporter la vérité*, coll. « Essais Doc. », Albin Michel, Paris, 2006.

²³ <https://www.facebook.com/EmmanuelMacron/videos/2019968914902351/>

²⁴ Nous soulignons.

²⁵https://www.lesechos.fr/08/10/2017/lesechos.fr/030676335962_le-reve-europeen-de-macron-face-aux-principes-de-realite.htm

²⁶ <http://www.europe1.fr/international/le-reve-europeen-de-macron-face-a-la-realite-de-bruxelles-3469628>

²⁷ Nous soulignons encore.

²⁸<https://www.euractiv.fr/section/institutions/news/le-principe-de-realite-rattrape-les-projets-de-democratie-europeenne-selon-macron/>

²⁹ <https://humanite.fr/elysee-la-presse-et-macron-la-legende-plutot-que-la-realite-647893>

³⁰http://www.lemonde.fr/idees/article/2018/01/26/sur-la-francophonie-des-mots-a-la-realite-il-y-a-un-gouffre_5247526_3232.html

l'accord général sur la signification de la réalité, vue comme l'inverse de l'espoir et de la projection, avec la connotation que le réel ramène toujours à la froideur des statistiques, le caractère implacable des chiffres, le sentiment que les espérances sont vaines.

Au-delà, l'expression « principe de réalité », qui rappelle le « principe de précaution », nous rappelle d'une, le caractère idéologique de cette appréhension du réel ; et de deux, la triste nature du monde. Ici, le pragmatisme de la vision fonctionne à plein : étant donné le passé sanglant et pris ici la preuve historique des faiblesses de la condition humaine, la vision pragmatique du monde pense le réel comme *nécessairement mauvais*, laid et triste. Ce pessimisme, c'est l'assurance d'avoir raison, et de ne pas se laisser leurrer par de vaines espérances, celles-ci se voyant toujours trahies. S'il s'agit d'une version valable du réel, elle n'en reste pas moins une variation appauvrie et, disons-le, légèrement fainéante : comme dit le proverbe, « même une pendule arrêtée donne l'heure exacte deux fois par jour » selon la fameuse assertion de Lewis Carroll dans *Le Parapluie du Presbytère* (vers 1849). Autrement dit, il n'y a aucun mérite à décrire le caractère désolant du monde, puisque l'on est sûr que le pire arrivera à un moment où à un autre — c'est au passage oublier qu'avant que le pire arrive, il faut que le meilleur, ou au moins l'espoir du meilleur, ait pu se mettre en place. Cette vision du réel n'est pas propre à la dernière période pré et post-électorale. Deux essais, l'un d'Annie Le Brun, *Du trop de réalité* (2000), puis celui de Mona Chollet, *La Tyrannie de la réalité* (2004), posaient dès le début du XXI^e s. le constat d'une réalité toujours ramenée aux schèmes cartésiens, technoscientifiques ou économiques, qui laissent peu de place à l'imaginaire ou à l'espoir, et arguaient que l'utilisation présente du terme avait pour effet de le rendre profondément suffocant et anxiogène.

POUR UN RÉEL AUGMENTÉ

N'y-a-t-il plus aucune raison de se réjouir ? Faut-il accepter le rétrécissement du réel, qu' « il n'y a pas d'alternative », ³¹ alors que le taux d'alphabétisation progresse à pas de géant dans toutes les parties du monde, pour les femmes et les hommes, les adultes et les

³¹ phrase attribuée de façon erronée à Margareth Thatcher, et qu'on lui doit en vérité à l'inventeur du darwinisme social Herbert Spencer, cf. H. SPENCER, *Social Statics*, 1851, pp. 42, 307.

enfants³², que désormais la moitié de la planète a un accès internet, et que tout semble réuni pour que d'autres voix enrichissent la polyphonie du réel ?

La littérature a déjà fait montre d'une résistance face au rétrécissement. Philip K. Dick, avec sa constante allusion à non-linéarité de la réalité en est un exemple. Pour d'autres raisons, à la fois contextuelles et anthropologiques, nous en reçûmes des témoignages depuis toute l'Amérique latine avec la mouvance qu'on a rapidement qualifiée de « réalisme magique », de Jose Luis Borges, Adolfo Bioy Casares ou Gabriel Garcia Marquez, dont les œuvres attestent continuellement d'une multiplicité de la réalité. Tous réfutent un réel soit unique, soit appauvri, et le présentent traversé par différents plans, différentes temporalités, simultanément.

Plus près de nous, plusieurs tentatives, sur le terrain scientifique comme celui des arts plastiques, ont cherché à réinvestir positivement la pluralité du monde. Dans son essai *Le Monde n'existe pas*³³, le philosophe allemand Markus Gabriel s'emploie à démontrer l'inanité d'une notion comme « le monde », sorte de *super concept* impossible à manipuler comme à définir et qui ne saurait rendre compte de l'infinité des « champs de sens », l'ensemble des pensées, objets, actions, temporalités, sentiments etc., qui furent, sont, seront activées. Ces « champs de sens » ou « mondes » sont à la fois indépendants, en même temps qu'ils se recouvrent les uns les autres. Gabriel ne sombre ni dans le relativisme, ni dans le nihilisme, mais appelle à un « nouveau réalisme » dynamique, permettant d'attester au contraire des puissants et incessants mouvements qui recomposent sans cesse nos réalités. L'anthropologue français Philippe Descola a pu déployer dans *Par-delà nature et culture* que les humains avaient mis au point quatre modes d'identification (animisme, totémisme, analogisme et naturalisme) articulant les continuités et les discontinuités entre la « physicalité » et « l'intériorité » et selon la façon dont ils les répartissent entre les humains et les non-humains. Visant à une réforme de l'anthropologie, et par-là sans doute à atténuer le biais quasi-obligatoire de scientifiques activant des concepts occidentaux à propos de collectifs très loin d'avoir formalisé le monde ainsi, Philippe Descola propose une salvatrice opération d'« horizontalisation » de ces quatre modes d'ontologie, attestant d'une équivalence, d'une coexistence, mais aussi d'une hybridation de ces modes. Il a par

³² Chiffes de l'UNESCO, 2017 <http://unesdoc.unesco.org/images/0024/002475/247563e.pdf>

³³ M. GABRIEL, *Le monde n'existe pas*, 2014.

ailleurs développé à propos de ces modes le terme de « mondiation »³⁴, dont le lieu se situe au-delà de l'opposition classique entre transcendance et immanence, et dont la nature relèverait davantage d'une actualisation constante de filtres ontologiques, des modèles pratiques en partie cognitifs, en partie sensori-moteurs, à la fois innés et construits. L'optique est comme le titre du livre l'indique, de dépasser un schéma de pensée fondée sur la distinction entre nature et culture, identifiée comme historiquement occidentale, hyper-prégnante dans nos sciences sociales, et par extension impropre à dire les autres « mondes ».

Ce décentrage est aussi à l'œuvre dans les arts visuels. Dans le catalogue de sa récente rétrospective au centre Georges Pompidou, David Hockney rappelle qu'une grande partie de son travail depuis les années 1970 fut la remise en question de l'espace perspectif, qu'il place avec raison comme un mécanisme occidental. La perspective est inversée, puis, à la manière du schème cubiste, démultipliée : la scène est désormais vue par plusieurs points de vue simultanément. Hockney poursuit ce travail en photographie, sous forme de portraits construits à base de dizaine de polaroids, subtilement décadrés. Puis vint le temps des caméras HD. Au tournant des années 2010, Hockney entreprit *Four Seasons*, où le spectateur est entouré par quatre murs vidéo présentant le même paysage au printemps, en été, en automne et en hiver, chaque saison figurant neuf caméras, elles-aussi subtilement décadrées, de toute évidence montées sur une voiture en mouvement. Un seul lieu était figuré par 36 perspectives différentes, Hockney sous-entendant ici que le chiffre pourrait être conséquemment supérieur, et qu'une œuvre d'art ne saurait s'approcher de la réalité de son sujet qu'en multipliant à son propos les points de vue. Le sujet est ici montré sous plusieurs angles, à plusieurs moments de quatre autres moments. La cible d'Hockney se situe bien au-delà de la représentation d'une forêt³⁵ : elle vise à réinterroger la façon dont l'Occident a construit un mode d'édification subjectif de la réalité et a cherché à l'imposer au reste du monde. Hockney, dans le même texte, se réjouit de l'avènement des caméras haute-définition et des plates-formes de diffusion et réseaux sociaux, qui permettront selon lui de transformer tout un chacun en auteur du réel, et ainsi contrevenir à la mainmise de canaux « officiels ». Sur un champ moins politique, les œuvres de Bertrand Lavier proposent une relecture de la richesse du réel, en pulvérisant les

³⁴ P. DESCOLA, « Modes of being and forms of predication », in *HAU, Journal of Ethnographic Theory*, The University of Chicago Press Journals, 2014, pp. 271-280, en ligne.

³⁵ D. HOCKNEY, *David Hockney*, 2017, pp. 13-14.

catégories habituellement utilisées : les œuvres d'art, peinture et sculpture, y sont en même temps des objets du quotidien, capable de fonctionner. Les mêmes objets y sont parfois exposés comme des fétiches ethnographiques, comme si les parpaings, les ours en peluche et les skateboards nous parvenaient d'une culture lointaine mal identifiée et source de fantasme. Les parodies d'œuvres d'art parues dans les pages d'un Journal de Mickey apparemment peu convaincu par l'art informel, deviennent dans *Walt Disney Productions* de véritables sculptures et peintures. Le travail de Bertrand Lavier est une actualisation constante de la complexité et de la pluralité du réel, les objets qui le peuplent existant toujours simultanément sur plusieurs plans, à la fois culturels (œuvre d'art/outil ; musée/supermarché, art/artisanat) et temporels (objet chéri, objet rejeté, objet réemployé en citant les deux temporalités précédentes). Si l'unicité du réel y est bien contestée, celui-ci n'en apparaît pourtant ni dégraissé, ni anxiogène.

Cette brève présentation de la construction historique du réel n'a pas l'ambition de faire l'état des lieux exhaustif des définitions philosophiques, ni même des grands événements ou courants qui ont participé de son élaboration et de son évolution. Il s'agit ici de montrer combien les différents collectifs qui ont habité l'espace-temps ont fourni une « armature à l'ontologie du réel »³⁶ à l'aune de leur prédispositions culturelles, et que pendant des siècles ces schèmes d'interprétation ont su s'additionner les uns aux autres, par une dynamique d'inclusion et d'ouverture qui paraît parfois s'essouffler, aux vues des propositions sur le réel qui parsèment le champ politique actuel. On se rappelle ici l'échange fructueux entre l'idéalisme et le naturalisme lors de la création de l'espace perspectif entre l'Italie et les Pays du Nord. Fallait-il aussi préciser qu'Alberti et Brunelleschi ont puisé de nombreux points de leur théorie dans le *Traité d'optique* du savant arabe des X^e-XI^e siècle. Alhazen, lui-même dépositaire du savoir d'Aristote. Fallait-il aussi rappeler que la scolastique, la discipline de « l'inventeur de la réalité » Duns Scot, repose sur la redécouverte de la philosophie grecque, notamment celle d'Aristote, conservée et diffusée par les penseurs arabes lors de son « oubli » en Occident. La portée et la pluralité des outils de la construction du réel ont joué un rôle décisif dans l'éclosion de la Renaissance comme des Lumières. A l'heure où le débat public se porte sur une libération de la parole des femmes, sur l'enjeu du postcolonial, ou sur la lutte de pouvoir entre médias traditionnels et propositions web, où l'urgence écologique nécessite une

³⁶ P. Descola « Manières de voir, manières de figurer », in *La Fabrique des images*, p. 17.

refondation profonde de nos approches, où les « lanceurs d'alerte » reçoivent des condamnations et non des prix Nobel, il est plus que pertinent de permettre à nouveau au plus grand nombre de voix possible de participer à la cartographie d'un réel toujours plus riche, toujours plus complexe, où le projet émancipateur aurait retrouvé toute sa place.

BIBLIOGRAPHIE :

(coll.) *Littérature et réalité*, Le seuil, Paris, 1982.

(coll.) *David Hockney, Editions du centre Pompidou*, Paris, 2017.

Jean BAUDRILLARD, *Le Système des objets : la consommation des signes*, Gallimard, Paris, 1968.

Jean BAUDRILLARD, *La Transparence du Mal. Essai sur les phénomènes extrêmes*, Galilée, Paris, 1990

Barbara CASSIN (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies*, Le Seuil, Paris, 2004.

Mona CHOLLET, *La tyrannie de la réalité*, Calmann-Lévy, Paris, 2004.

Hubert DAMISCH, *L'origine de la perspective*, Flammarion, 1987, 2012.

Philippe DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, Paris, 2015 (première édition en 2005).

Philippe DESCOLA (dir.) *La fabrique des images. Visions du monde et formes de la représentation*, coédition Musée du quai Branly - Somogy, 2010.

Philippe DESCOLA, « Modes of being and forms of predication », in *HAU, Journal of Ethnographic Theory*, The University of Chicago Press Journals, Chicago, 2014.

Nicolas FERRAND, Bertrand Lavier et le rapport au réel, (dir. Bertrand Tillier), thèse à l'Université de Bourgogne.

Markus GABRIEL, *Le monde n'existe pas*, JC Lattès, Paris, 2014.

Annie LE BRUN, *Du trop de réalité*, Stock, Paris, 2000.

Jean-François LYOTARD, *Le Postmoderne expliqué aux enfants. Correspondances, 1982-1985*, Galilée, Paris, 1985,

Clément ROSSET, *Le réel et son double*, Gallimard, Paris, 1976, 1984.

Erwin PANOSKY, *La perspective comme forme symbolique*, Editions de Minuit, Paris, 1976.

P. WATZLAWICK, *La réalité de la réalité. Confusion, désinformation, communication*, Seuil, Paris, 1978

ICONOGRAPHIE : *Virtual reality*. Source image : Pixabay.com